



Budapestre vonatkozó újságcikkek

Szerző: *Frucht*
Cím: *Sur les bords du Danube
et de la Moldau*

Forrás:

Osztályozás

Tárgy

910.2

Hely

Idő

"19"

Sur les bords du Danube et de la Moldau

Le beau Danube bleu... Certes le Danube est très beau, mais il n'est pas bleu. Quand il écrivait sa valse célèbre, Strauss en voyait sans doute les eaux se refléter dans les yeux de ses danseuses. A Budapest le Danube roulait sous mes fenêtres des flots d'un jaune verdâtre. Il est vrai que l'azur du ciel peut aussi lui donner sa couleur ; mais, durant mon séjour dans la capitale de la Hongrie, le temps fut affreux. L'accueil, que chacun y ménageait à celui qui y venait parler de la France, répandait cependant du soleil autour de lui, le soleil le plus beau, celui qui réchauffe, celui dont les rayons sont faits de sympathie et de gaieté.

S. A. I. et R. l'archiduchesse Augusta, petite-fille de l'empereur d'Autriche, honora de sa présence cette conférence sur les origines et la formation de la ville de Paris, et, en s'exprimant dans le français le meilleur, me parla ensuite en termes gracieux et de notre langue et de notre pays. La princesse Augusta de Bavière a épousé l'archiduc Joseph, palatin de Hongrie, propre arrière-petit-fils du roi Louis-Philippe. On sait d'autre part que la sœur de l'archiduc Joseph est devenue Madame la Duchesse d'Orléans.

(Hely) Sur le roi Louis-Philippe, le comte Apponyi, premier ministre du royaume de Hongrie, me conta une histoire charmante. Il parlait un français lesté et pimpant, avec une vivacité, une gaieté et une allure toutes parisiennes :

— Je la tiens de mon père, me disait-il. Passant devant le palais des Tuileries, des gamins l'abordèrent :

— Voulez-vous voir le roi ?... c'est cinquante centimes.

— Voilà cinquante centimes.

Et Gavroche de faire signe aux jeunes camarades qui accouraient de tous les bosquets du jardin :

— Vive le roi ! Vive le roi !

C'était une clameur assourdissante, et, après quelques instants, Louis-Philippe apparaissait au balcon pour remercier le peuple de cette ovation spontanée.

★ ★

Je ne connais pas de ville qui produise une impression plus robuste et plus saine que Budapest : une ville presque entièrement moderne, avec de grandes constructions bien proportionnées, d'un aspect riche et puissant. Et tout y est hongrois : Budapest est hongrois — j'allais écrire : jusqu'au bout des ongles — mettons jusqu'à la crête des toits. Vous n'y trouveriez pas trace d'allemand, et quand par hasard la langue magyare consent à s'y faire accompagner, c'est de la langue française. J'ai été surpris et charmé du grand nombre de personnes y parlant le français et dans la perfection. Par moments je m'y croyais à Paris, à Paris sur les bords du Danube. Le soir notamment, une soirée charmante où tout le monde parlait et riait à la parisienne. Par une gracieuse attention de la jeune maîtresse de maison, brillait sur la table une grande nef de forme héraldique faite de fleurs, la nef qui se trouve dans les armes de la Ville de Paris, dont

j'avais parlé l'après-midi ; les menus étaient noués de petits rubans tricolores, et des propos tout parisiens :

— Monsieur Un Tel, mais il a des qualités... Il a deux filles charmantes.

Qui s'exprimait ainsi ? Une jeune Hongroise au regard vif et railleur. A côté de moi, à table, une autre Hongroise, non moins jeune et charmante, Cécile de Tormay. Déjà elle s'est fait un nom dans les lettres. D'Annunzio — excusez du peu — a traduit ses œuvres en italien. Ma voisine n'attendit pas dix minutes pour me dire que je lui déplaisais. Le lendemain, pour me consoler, elle me fit envoyer un petit conte écrit par elle : *La Joueuse de flûte*, un bijou de grâce et de ciselure littéraire. J'essaierai de traduire à mon tour *La Joueuse de flûte* en français, sans espérer faire aussi bien que d'Annunzio en italien.

L'admirable activité de notre consul général à Budapest, M. le vicomte de Fontenay, organisant cours et conférences en français, écoles françaises, avec le concours d'hommes dévoués comme M. Etienne de Fodor, un brillant et savant industriel de Budapest, est pour beaucoup dans le merveilleux développement du goût et des sympathies pour tout ce qui est français

dans la magnifique capitale du royaume de Hongrie.

★ ★

La veille du jour où je quittai Budapest, je fus au Nepszínház Vigopera (Opéra-Comique populaire). On y jouait une pièce écrite spécialement pour la grande cantatrice nationale de la Hongrie, Blaha Lujza (Louise Baha). Celle-ci a aujourd'hui quatre-vingts ans. La pièce est intitulée : *A Nagymama* (la Grand-Maman). Dès le lever du rideau, des groupes de jeunes filles viennent répandre aux pieds de la grand-maman (Blaha Lujza) des fleurs, des coquelicots et des roses. Grand-maman est assise dans un fauteuil et chante. Et, durant cette longue pièce,

avec toutes les complications, intrigues, malentendus, rivalités, disputes, amours mal placés, pères rétifs, femmes capricieuses, filles qui n'en veulent faire qu'à leur tête — on veut dire à leur cœur — fils insoumis, voisins querelleurs et domestiques brouillons, qui font le tissu dramatique de toutes les pièces de théâtre, les choses et les gens viennent toujours échouer aux pieds de grand-maman, de qui le charme, la bonté, la douce intelligence et la voix, une petite vieille voix de quatre-vingts ans, infiniment charmante et mélodieuse, et avec, dans le chant, des nuances d'une flexibilité exquise, finissent toujours par tout arranger. Et l'émotion des spectateurs, cette adoration d'une salle entière pour l'artiste géniale qui, durant sa longue vie, n'a cessé d'interpréter les poésies, les mélodies, les aspirations de son pays, avait quelque chose d'infiniment prenant et émouvant et qui m'a saisi tout entier.

Au reste, Blaha Lujza n'a pas seulement chanté, elle a dansé, oui, elle a dansé, et ses quatre-vingts ans semblaient ne lui peser guère. Une danse en robe longue, bien entendu, une manière de menuet très simple, aux mouvements précis et réduits ; mais, dans cette sobriété et dans cette précision, d'une grâce inexprimable. Une jeune actrice, toute charmante, lui faisait vis-à-vis ; mais tous les yeux étaient pour sa partenaire.

Je pensais à ce que, vers 1835, on écrivait de Mlle Mars.

Voici comment s'exprime à cette époque une Anglaise venant à Paris :

« Que l'oreille soit flattée et le cœur ému par les accents remplis d'art de l'organe le plus suave dont jamais mortelle ait été douée, c'est ce qui se comprend fort bien ; mais que l'œil puisse s'attacher, avec un charme toujours nouveau, à chaque regard, à chaque mouvement d'une femme, je ne dis pas vieille, car cela arrive quelquefois à Paris, mais qui, d'un bout de l'Europe à l'autre, est connue pour être vieille, c'est là certainement un singulier phénomène. Et cependant ce phénomène existe ; et si vous pouviez la voir, vous comprendriez fort bien le pourquoi, mais pas le comment. Il y a réellement encore un charme, une grâce, dans chacun des moindres mouvements de Mlle Mars, qui captive les yeux et ne leur permet pas d'errer vers un autre objet, fût-il incomparablement plus jeune et plus aimable. »

A cette époque, Mlle Mars allait sur la soixantaine. Blaha Lujza a quatre-vingts ans et elle danse. La salle semblait devoir crouler sous les applaudissements, auxquels se mêlaient les cris de : « Eljé ! Eljé ! » auxquels les Hongrois savent donner tant d'éclat.

On connaît la musique hongroise ; ce ne sont que violons : une musique au dessin nerveux, aux lignes menues, aux courbes gracieuses et brusques. Avec quelle précision les moindres gestes de la danseuse, et jusqu'aux plis qu'elle donnait à sa robe s'y adaptaient ! J'ai alors compris pour la première fois ce que pouvaient être dans l'ancien temps nos vieilles danses françaises, ces danses marchées, où tout devait être grâce et harmonie, dansées par les jeunes filles, par les jeunes femmes qui y avaient été élevées dès leur enfance, rythmant leurs pas et leurs gestes à la musique d'un Lulli, d'un Campra, d'un Rameau ou d'un Boyer. Et il a fallu que j'allasse jusque sur les bords du Danube, du beau Danube bleu, pour y recevoir cette leçon de culture française.

★★

A Prague, sur les bords de la Moldau, j'en ai reçu une autre. Du haut de sa motte fortifiée, le Hradschin domine la ville. C'est un château aux vastes proportions, commencé au quatorzième siècle par l'empereur Charles IV, achevé au dix-huitième par Marie-Thérèse. Je l'ai vu désert, vide, abandonné : des salles immenses succédant à des salles immenses ; un ameublement royal, une incroyable quantité de lustres en bois doré, et un nombre infini de petits appartements, aux fenêtres régulières, pareilles, monotones, qui donnent à certaines parties du monument l'aspect d'une caserne. Et, dans cette solitude, toutes ces pièces sont admirablement entretenues, les cuivres sont polis, les parquets sont fraîchement cirés : c'était, s'il est permis de parler ainsi, comme une impression de vie morte. Et je disais à ceux qui m'accompagnaient, à M. Ladislav Pinkas, député à la Diète de Bohême et président de l'Alliance française de Prague ; à M. Henri Hantich, le brillant historien, de qui les œuvres savantes et pittoresques ont été traduites en français :

— Mais que peut-on faire de ces salles, pareilles à des places publiques, de ces appartements innombrables, déserts, abandonnés, et qui ne sont entretenus que pour la seule curiosité des visiteurs ?

— Détrompez-vous, me fut-il répondu. L'Empereur vient ici avec sa Cour, et c'est tout à coup une vie, une animation, un bruit et une magnificence, que vous pouvez au reste vous représenter. Le moindre recoin du château immense est alors habité ; les appartements ne peuvent suffire.

Et se dressèrent subitement dans ma pensée les grands châteaux de nos rois du vieux temps : Versailles, Saint-Germain, Fontaine-

bleau, Compiègne. Le Roi absent, ils devaient avoir l'aspect du Hradschin de Prague, tel que je l'ai vu. Un jour, brusquement, le Roi paraît et tout s'anime. « C'est un fourmillement de livrées, écrit Taine, de costumes et d'équipages, aussi brillant et aussi varié que dans un tableau ; j'aurais voulu vivre huit jours dans ce monde-là... »

Au reste, Prague est incomparable pour faire revivre sous les yeux d'un historien l'aspect du temps passé : le pont Charles IV avec ses « bastilles » aux deux extrémités — tels étaient, à Paris, le Grand et le Petit Châtelet, à l'entrée du Pont-au-Change et du Petit-Pont ; la vieille cathédrale, œuvre d'un Français, Mathieu d'Arras, entourée de demeures paisibles où vivent les chanoines ; et la tour Daliborka, cette vraie Bastille conservée.

Et chez tous, cette sympathie vivante, active, pour ce qui est français ; de grands amphithéâtres, bondés d'auditeurs, qui, non seulement comprennent les nuances de notre langue, mais qui connaissent notre histoire, sont fiers de ses belles pages comme si elles appartenaient à leur histoire nationale à eux. Pour leurs propres gloires, ils veulent la consécration de Paris. M. Henri Hantich espère déterminer M. Albert Carré à monter, à l'Opéra-Comique, *la Fiancée vendue*, de Smetana : « Une œuvre joyeuse, pittoresque, charmante, écrit M. Jules Combarieu, type d'opéra-comique tout en tableaux de genre d'une couleur locale exquise : un rayon du soleil d'Italie irisant un verre en cristal de Bohême. »

— Ce jour, me disait M. Hantich, « tout Prague » fera organiser des trains spéciaux et se rendra à Paris.

Voilà la « plus grande France », celle que son génie, l'incomparable beauté de sa langue et son histoire généreuse lui ont créée.